

LA LUTTE POUR LA VIE ET L'APPUI MUTUEL

DEUXIÈME PARTIE

Les oiseaux. — Les mammifères. — La lutte pour l'existence.

(SUITE)

La vie en société rend les plus faibles insectes, les plus faibles oiseaux, les plus faibles mammifères capables de résister aux plus terribles oiseaux ou bêtes de proie, ou du moins de se protéger contre leur atteinte; elle prolonge la vie; elle rend l'espèce capable de se reproduire avec la moindre dépense de force et de se maintenir comme nombre, malgré une moyenne très faible de naissances; elle donne aux animaux unis la faculté d'émigrer pour chercher de nouvelles demeures. Voilà pour quoi, tout en reconnaissant que la force, la vitesse, les couleurs protectrices, la malice, l'appétit à endurer la faim et la soif, mentionnées par Darwin et Wallace, sont autant de qualités rendant l'individu et l'espèce le mieux armés en certaines circonstances, nous maintenons que la sociabilité offre le plus grand avantage dans la lutte pour la vie dans toutes les circonstances possibles. Les espèces qui volontairement ou involontairement l'abandonnent, sont condamnées à déchoir; tandis que les animaux qui savent le mieux s'unir, ont les plus grandes chances de survivance et d'évolution future, alors même qu'ils sont inférieurs à d'autres dans chacune des facultés énumérées par Darwin et Wallace, à l'exception des facultés intellectuelles. Les vertébrés supérieurs et particulièrement l'espèce humaine offrent la meilleure preuve de notre assertion. Quant à la faculté de l'intelligence, si tout darwiniste admet, avec Darwin, que c'est l'arme la plus puissante dans la lutte pour la vie et le plus puissant facteur de l'évolution future, il admettra aussi que l'intelligence est une faculté éminemment sociale. Le langage, l'imitation, l'expérience accumulée sont autant d'éléments d'une intelligence qui grandit, intelligence dont l'animal non sociable est privé. C'est pourquoi nous trouvons, au sommet de chaque classe d'animaux, les fourmis, les perroquets, les singes, combinant tous la plus

grande sociabilité au plus haut développement de l'intelligence. Les mieux adaptés sont ainsi les plus sociables; et la sociabilité apparaît comme le facteur principal de l'évolution, directement en assurant le bien-être de l'espèce par la diminution de la perte d'énergie, et indirectement en favorisant l'accroissement de l'intelligence.

Il est évident d'ailleurs que la vie en société serait absolument impossible, sans un développement correspondant de sentiments sociaux, et particulièrement d'un certain sens collectif de justice grandissant jusqu'à devenir une habitude. Si chaque individu abusait constamment de ses avantages personnels, sans que les autres n'interviennent en faveur de celui qui se trouve lésé, aucune vie en société ne serait possible. Et les sentiments de justice se développant en effet chez tous les animaux agglomérés. Quelle que soit la distance d'où reviennent les hirondelles ou les grues, chacune retourne au nid qu'elle a construit ou réparé l'année précédente. Si un moineau paresseux essaye de s'approprier le nid que construit un camarade, ou même de lui voler quelque brin de paille, le groupe intervient contre le camarade paresseux; et il est évident que si une pareille intervention n'était pas de règle, aucune association d'oiseaux nicheurs ne serait possible. Les groupes séparés de pingouins ont des places de repos séparées, des régions séparées pour la pêche, et ne combattent pas pour les conquérir. Les troupeaux de bestiaux en Australie ont des places spéciales où se retire chaque groupe pour reposer et dont jamais il ne dévie; et ainsi de suite (1).

Nous avons un nombre infini d'observations directes de la paix qui règne dans les associations d'oiseaux nicheurs, dans les villages des rongeurs et dans les troupeaux des herbivores; tandis qu'autre part nous connaissons très peu d'animaux sociables se querellant aussi souvent que le font les rats dans nos caves, ou les morses qui se disputent une place au soleil sur la côte. La sociabilité met ainsi des limites aux luttes physiques et laisse la place au développement de sentiments plus moraux. Le développement élevé d'affection familiale dans toutes les classes d'animaux, même chez les lions et les tigres, est généralement connu. Quant aux jeunes oiseaux et aux mammifères que nous voyons constamment en société, la sympathie — non l'amour — atteint un plus grand développement dans leurs associations. Laissant de côté les faits réellement touchants d'attachement, de compassion mutuelle qui ont été rapportés d'animaux domestiques ou élevés en captivité, nous avons nombre de faits bien certifiés de compassion chez les animaux sauvages à l'état libre. Max Perty et L. Büchner ont donné un certain nombre de ces faits (2). Quant à la nar-

ration de J.-C. Wood, qui vit une belette en lever et transporter un camarade souffrant, elle est bien connue (1).

Il en est ne même de l'observation du capitaine Stansbury, dans son voyage à Utah, qui est mentionnée par Darwin; il a vu un pélican aveugle qui était nourri et bien nourri par d'autres pélicans, au moyen de poissons qui lui étaient apportés d'une distance de cinquante kilomètres (2). Quant aux faits de compassion pour des camarades blessés, ils sont continuellement mentionnés par les zoologistes de campagne. De tels faits sont tout à fait naturels.

La compassion est une résultante naturelle de la vie sociale. Mais la compassion signifie aussi un progrès considérable dans l'intelligence générale et dans la sensibilité. C'est le premier pas vers le développement de sentiments moraux plus élevés. C'est à son tour un facteur puissant d'évolution future.

IV

Si les vues développées dans les pages précédentes sont correctes, la question se pose nécessairement de savoir comment elles concordent avec la théorie de la lutte pour la vie, comme elle a été développée par Darwin, Wallace et leurs partisans. Je veux répondre maintenant brièvement à cette question. Tout d'abord, aucun naturaliste ne doutera que l'idée de la lutte pour la vie menée par tous les organismes, est la plus grande généralisation de notre siècle. La vie, c'est la lutte; et dans cette lutte, le plus fort l'emporte. Mais les réponses aux questions: « Par quelle arme cette lutte est-elle surtout faite » et « quels sont les plus forts dans cette lutte » différeront essentiellement selon l'importance donnée aux deux aspects différents de la lutte: la lutte directe pour la nourriture et la sûreté personnelle chez les individus séparés, et la lutte que Darwin nomma métaphorique, la lutte, souvent collective, contre les obstacles naturels. Personne ne niera qu'il existe, entre les individus de chaque espèce, une certaine somme de compétition réelle pour la nourriture, du moins à certaines périodes. Mais la question est de savoir si cette compétition est poussée aussi loin que le prétend Darwin et même Wallace; et si cette compétition a eu vraiment dans l'évolution du règne animal la part qu'on lui assigne.

(à suivre)

KROPOTKINE.

blaireau blessé fut emporté par un autre blaireau apparaissant soudainement en scène; des rats ont été vus nourrissant un couple aveugle. (*Seelenleben der Thiere*, p. 64.) Brehm a vu lui-même deux corbeaux en nourrir, dans le creux d'un arbre, un troisième blessé; sa blessure datait de plusieurs semaines. (*Hausfreund*, 1874, 745; Büchner. *Die Liebe*, 203.) M. Blyth a vu des corbeaux indiens en nourrir deux ou trois qui étaient aveugles, et ainsi de suite.

(1) *Man and beast*, p. 244.

(2) L.-H. Morgan. *The American Beaver*, 1868 p. 272; *Descent of man*, chap. IV.

(1) Haygarth. *La vie des bois en Australie*, p. 58.

(2) Pour ne citer que quelques exemples, un jeune

qui lui adressaient les *dari-manah*? (d'où viens-tu, où vas-tu?) qui sont les salutations usitées dans ces contrées. Il était bien naturel aussi, que lui, qui avait vu Batavia, ne fut plus guère impressionné par Sérang. Aussi ne se cachait-il plus derrière la haie comme il l'avait fait il y avait trois ans, lorsque le résident passait à cheval, lui qui l'avait vu beaucoup plus grand seigneur, qui reste à Buitenzorg et qui est le grand père du Sousouhounan (1) de Solo. Et il n'était pas étonnant non plus, qu'il écoutât fort peu les personnes qui faisaient une partie de la route avec lui et lui racontaient les nouvelles de Bantan-Kidoul. Il fit à peine attention quand on lui disait que la culture du café avait été supprimée après beaucoup d'efforts infructueux. Peu lui importait que le chef du district de de Parang-Koudjang ait été condamné à quinze jours d'arrêt dans la maison de son beau-père, pour délit de brigandage sur la voie publique et que Ranghas-Betourg était devenu chef-lieu. On lui disait également qu'un nouvel assistant-résident avait remplacé l'autre, mort quelques mois auparavant et comment ce nouveau fonctionnaire avait parlé lors de la première assemblée du *Sébah* (2).

Il apprit aussi que depuis quelque temps personne n'avait été puni pour avoir porté plainte, et que la population espérait rentrer en possession de tout ce qui avait été volé. Mais il ne fit pas attention à toutes ces nouvelles. Non, son âme évoquait de plus belles images. Il cherchait le *ketapan* dans les nuages, trop éloigné qu'il était encore de le chercher à Badour. Il palpait l'air qui l'entourait comme s'il avait pu enlacer déjà la taille de celle qui l'attendrait sous l'arbre. Dans son esprit il se rappelait les traits d'Adindah, sa figure, son épaule... il entrevoyait le lourd *kondeh* (3) d'un noir si luisant, pris dans une superbe torsade, tombant sur le cou... Il voyait son grand œil, au reflet velouté... ses narines qui, lorsqu'elle était enfant, frémissaient fièrement quand lui, comment était-ce possible? la taquinait, et les coins de ses lèvres qui semblaient conserver un éternel sourire. Il voyait sa poitrine, qui à présent s'arrondirait sous la *kabaja* (4) et comme le *sarong* qu'elle avait elle-même tissé, serrant étroitement les hanches et les suivant dans une courbe gracieuse, retombait, en moulant les genoux, sur son mignon petit pied.

Non il n'écoutait point ce qu'on lui racontait. Il entendait de tout autres sons. Il entendait Adindah lui dire: — « Selamat datang (5) Saïdjah! J'ai pensé à toi en tissant et lorsque je pilais le riz dans le mortier, qui porte trois fois douze entailles faites de ma

Oui, c'était bien là l'endroit, où, pour la première fois, il avait regardé Adindah autrement que ses petits camarades, car là, spontanément, elle avait refusé de participer à un jeu auquel peu avant elle avait encore joué avec tous les enfants, garçons et fillettes. Là elle lui avait donnée le *melatti*.

Il s'assit au pied de l'arbre et regarda les étoiles. Lorsque l'une d'elles fila, il considéra cela comme un salut de bienvenue à Badour. Il songea si Adindah dormait bien cette nuit. Et si elle avait bien marqué les lunes dans son mortier. Quelle déception pour lui si elle avait oublié d'en marquer une, comme si ce n'était pas assez... trente-six! Avait-elle peint de beaux *sarongs* et des *slendangs* multicolores? Il se demandait également qui pouvait bien habiter à présent la maison de son père. Sa jeunesse lui revint à l'esprit, et sa mère, et comment ce buffle l'avait sauvé du tigre et il se demandait ce que Adindah serait devenue si ce kerbo avait été moins fidèle.

Il vit palir les étoiles à l'occident, et à chaque astre qui disparaissait il calculait combien le soleil approchait encore de son lever à l'orient, et comment lui même il était plus près de revoir Adindah.

Certes, elle arriverait au premier rayon du soleil. Elle serait là à l'aube déjà. Ah, pourquoi n'était-elle pas venue la veille!

Cela l'affligeait qu'elle ne l'eût pas devancé, le moment qui, trois ans durant, avait irradié son âme d'une indescriptible lueur. Et, injuste qu'il était dans l'égoïsme de son amour, il s'imaginait que Adindah aurait dû être là, pour l'attendre, lui qui à présent déjà, — prématurément, — se plaignait de ne pas la trouver.

Mais il se plaignait à tort. Car le soleil n'était pas encore levé et le *Matah-hari* (3) n'avait pas encore jeté son regard vivifiant sur la plaine. Les astres pâlissaient là haut, honteux de voir s'approcher la fin de leur règne... d'étranges lueurs glissaient sur le sommet des montagnes, qui paraissaient plus foncées à mesure qu'elles se dessinaient sur un fond plus clair. A l'orient, à travers les nuées de vagues incandescences étincelaient, des flèches d'or et de feu traversaient l'espace en tous sens. Mais elles disparaissaient de nouveau derrière l'opaque rideau, qui cachait encore le jour aux yeux de Saïdjah.

Cependant il faisait de plus en plus clair autour de lui. Il voyait déjà le paysage, et pouvait distinguer le sommet du bosquet de cocotier derrière lequel Badour était caché... C'est là où dormait Adindah.

Non elle ne dormait plus. Comment pourrait-elle dormir. Ne savait-elle pas que Saïdjah l'attendait? Certes, elle ne s'était pas couchée. Le gardien de nuit avait sûrement frappé à sa porte pour lui demander pourquoi la *pelitah*

le
jou
tac
dev
écl
tra
tan
sur

leur cercle radieux et que s'entrecroisaient, tournoyant, superbes, en se réunissant en d'immenses gerbes de feu, ruisselantes d'or sur un fond de nacre et il y avait du rouge, du bleu, du jaune, de l'argent, du pourpre, de l'azur... Dieu! c'était l'aurore: c'était le revoir d'Adindah.

Saïdjah ne savait pas prier, et c'eût été dommage de le lui apprendre, car prière plus ardente, reconnaissance plus sincère qu'il y avait dans le muet ravissement de son âme, ne pourrait pas se rendre en langage humain.

Il ne voulait pas aller à Badour. Le revoir même d'Adindah, lui paraissait moins beau que la certitude qu'il la verrait tantôt. Il s'assit de nouveau au pied du *ketapan*, les regards errants sur le paysage. La nature lui souriait et paraissait lui souhaiter la bienvenue, comme une mère qui revoit son enfant. Et tout comme celle-ci exalte l'intensité de sa joie par le souvenir des douleurs et des peines passées, Saïdjah aussi essayait de se distraire, en regardant les endroits qui avaient été témoins de sa courte existence. Mais n'importe de quelle façon ses yeux où ses pensées errassent, son regard et son désir se rencontraient toujours sur le petit sentier qui conduisait de Badour au *ketapan*. Tout ce que ses sens découvraient s'appelait Adindah. Il voyait le précipice à gauche, où la terre est si jaune et où un jour un jeune buffle s'était enfoncé. Les habitants du *dessah* s'étaient réunis là pour sauver la bête, car ce n'est pas une petite affaire que de perdre un jeune kerbo, et ils étaient descendus avec de solides cordes de jonc. Le père d'Adindah avait été le plus courageux. Ah, comme elle battait ses petites mains. Adindah!

Et là-bas, de l'autre côté, où les sommets des cocotiers éventent, doucement le village, le petit Si-Ounah était tombé d'un cocotier et s'était tué. Ah! comme sa pauvre mère pleurerait: « parce que Si-Ounah était encore si petit » sanglottait-elle... comme si elle aurait été moins affligée dans le cas, où Si-Ounah aurait été plus grand. Mais il était petit, c'est vrai, encore plus petit et plus faible qu'Adingah!

Personne encore n'était sur le petit sentier qui conduit de Badour à l'arbre. Elle viendrait tantôt, oh certes... il était encore de si bonne heure!

Saïdjah vit un *badjing* (2) qui tournoyait joyeusement contre le tronc d'un *klappa*. Le petit animal, — un objet d'irritation pour le propriétaire de l'arbre, mais si gracieux dans ses formes et ses mouvements, — montait et

(1) Prince quasi-indépendant, mais gardé à vue par les Hollandais.

(2) Assemblée périodique des hauts fonctionnaires d'un district.

(3) Chignon naturel, sans rubans, sans épingles.

(4) Peignoir.

(5) Sois le bien venu.

(1) Large et long couteau, servant à fendre du bois.

(2) Mauvais esprit, hantant spécialement les femmes enceintes.

(3) L'Œil du jour. Dénomination du soleil en-Malais.

(1) petite lampe à huile.

(2) Petit écureuil des cocotiers.